

D^r VINCENT MÉNAGER
de la Faculté de Médecine de Paris

ESSAI SUR L'HISTOIRE MÉDICALE
DE LA VENDÉE MILITAIRE
(1793-1796)



PARIS
LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE
2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

—
1937

A LA MEMOIRE DE MON TRISAIEUL

PIERRE DABIN

Tué les armes à la main à Savenay

le 23 décembre 1793

A LA MEMOIRE DE MON GRAND-PERE

EDOUARD MENAGER

Médecin à Nantes et à Spokane (Orégon)

ET DE MON PERE

JOSEPH MENAGER

Médecin à Nantes

A MES FRERES

les Docteurs CHARLES et ANTOINE MENAGER

A MA MERE

A MES AMIS

Au Docteur FAVREUL

Professeur de Clinique Chirurgicale à l'Ecole de Médecine de Nantes

Qui a bien voulu encourager cette thèse.

A mon Président de Thèse

Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Chevalier de la Légion d'Honneur

Qui nous a fait le grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

A la mémoire de mes Maîtres disparus

Docteur Léon SOURDILLE,
Docteur PASQUEREAU,
Docteur LEVESQUE.

A mes Maîtres dans les Hôpitaux

Docteur SEBILLEAU
Docteur BIANCHI
Docteur GUILLON
Docteur LEROUX
Docteur VIEL
Docteur PICARD

INTRODUCTION

Né dans un pays et une famille qu'une tradition constante relie aux Guerres de Vendée, j'ai été amené à rechercher les faits et gestes du Corps Médical pendant les insurrections de l'Ouest.

J'ai constaté, avec une certaine surprise, qu'aucun travail d'ensemble n'a été consacré à la question des « Secours aux Blessés » dans une guerre qui a causé de 650.000 à 900.000 morts, suivant les évaluateurs les plus modérés.

J'ai donc entrepris cette modeste compilation, résultat du dépouillement d'ouvrages de seconde main, plutôt que d'archives originales, mais qui aura du moins le mérite de montrer que le Corps Médical joua un rôle dans l'Insurrection Royaliste, et, chose moins connue, que des secours aux Blessés furent organisés dans les armées catholiques et royales sans préjudice de ceux que la charité ingénieuse des particuliers, — surtout des femmes, religieuses ou laïques — leur dispensa pendant toute l'Insurrection.

Quelques mots de géographie et d'histoire

Bien d'autres ont parlé avant moi de la géographie de la Vendée militaire, de ses haies, de ses genêts, de ses forêts (nous reparlerons à tout le moins de deux d'entre elles, celles de Gralas et de Maulevrier qui furent des centres sanitaires après le passage des colonnes infernales).

Je me contenterai de rappeler que l'insurrection s'étendit à une grande partie du Maine-et-Loire, des Deux-Sèvres, de la Loire-Inférieure, et de la Vendée — c'est-à-dire dans le pays des Mauges et le Choletais (dans l'ancienne province d'Anjou) ; le Bocage et le Marais Vendéen (Haut et Bas Poitou) ; l'ancien Duché de Retz ou Rais (comté Nantais, province de Bretagne) ; et le pays d'entre Sèvre et Loire, que les contemporains appellent le Lorrroux, et que j'aimerais mieux appeler le pays Viticole, ou pays du Muscadet. Quatre cents communes prirent part à l'insurrection.

Dans ce pays, limité par la Loire, au nord, la mer à l'ouest ; au sud et à l'est la plaine de Luçon et le Saumurois, les villes étaient en général « patriotes ». Je garderai à ce mot la signification de

républicain ; j'insiste sur ce fait, car les médecins de campagne étaient rares à cette époque, et beaucoup de ceux des villes appartenaient à cette bourgeoisie qui porte la responsabilité de la révolution. En fait, nous en voyons quelques-uns figurer dans les compagnies de Gardes Nationaux de la Vendée urbaine — tel le médecin Boussaud, capitaine de la garde Nationale de Jallais, fait prisonnier le 13 mars 1793 par Cathelineau.

L'insurrection eut pour cause les persécutions religieuses, pour occasion la levée de 300.000 hommes décrétée par la Convention au printemps 1793. Parmi les premiers insurgés, nous voyons deux membres du Corps Médical : Cady, le chirurgien poète de Montrevault, et Joly, le futur divisionnaire de Charrette.

L'insurrection a fait les frais de tant de récits que je ne rappellerai que rarement les faits étrangers à cette thèse.

Pourtant l'histoire officielle ignorant pratiquement la Vendée, il est nécessaire de faire un bref résumé de cette Guerre à peu près inconnue hors de l'ancien pays insurgé.

Il importe de rappeler que deux groupes d'armées bien tranchés se formèrent en Vendée, différents par le pays, par la manière de faire la guerre, et surtout par le fait qu'un seul de ces groupes — le plus important à vrai dire — passa la Loire pour l'expédition de Bretagne.

Nous distinguerons donc entre les opérations de

la Grande Armée, comprenant celles du Haut Poitou et celles d'outre-Loire, et les opérations du Bas-Poitou ou de l'Armée de Charrette. Cependant, dans deux occasions au moins, lors de l'attaque de Nantes, et à la bataille de Torfou, ces deux armées combattirent ensemble.

Il est assez aisé de fixer le début de cette Guerre. On la fait partir du 14 mars 1793, jour de la prise de Cholet par Jacques Cathelineau — cependant depuis quelques jours tout le pays était en état d'effervescence, et les premiers combats datent du 10 mars.

Il est beaucoup plus difficile d'assigner une date à la fin de la Guerre de Vendée ; la paix définitive fut signée à Montfaucon le 18 janvier 1800. Mais, depuis 1796 la pacification était en marche, et la prise d'armes de 1799 avait laissé beaucoup de Vendéens indifférents.

Opérations jusqu'au passage de la Loire

Maîtres des campagnes depuis les premiers jours de mars 1793, les insurgés conquièrent avant l'été, la plupart des villes à l'intérieur et aux limites de la Vendée. C'est ainsi qu'ils s'emparèrent de Thouars, Bressuire, Fontenay-le-Comte, Argenton-Château, Mortagne, Chatillon-sur-Sèvre, et enfin Saumur (1^{er} juin) dans le Haut-Poitou.

Les Bas-Poitevins furent moins heureux et échouèrent dans plusieurs de leurs entreprises, pourtant ils s'emparèrent de Pornic et de Machecoul, mais

ils échouèrent devant Luçon et perdirent Noirmoutier qu'ils avaient occupé sans coup férir. Cependant, ils attaquaient Nantes par le sud, tandis que la Grande Armée qui avait passé la Loire à Ancenis, assaillait cette ville par le nord.

Ce fut le premier échec important de l'insurrection qui perdit son chef Cathelineau blessé mortellement.

Pendant tout l'été 1793, les Vendéens se tinrent sur la défensive dans leur pays, plus souvent vainqueurs que vaincus. Aux environs du 20 septembre, 140.000 républicains qui, pensait-on, devaient écraser la Vendée qu'ils abordaient par toutes ses frontières, en furent expulsés en quelques jours, aux batailles de Coron (19 septembre) Pont-Barré (19 septembre) Torfou (20 septembre) où la collaboration des paysans du Marais et du Bocage eurent raison des Mayençais qui passaient pour les meilleurs soldats d'Europe ; de Montaigu (21 septembre) où Beysser se fit surprendre, comme nous le raconte Broussais, alors simple volontaire républicain ; de Saint-Fulgent.

Moins d'un mois après (18 octobre), l'armée de Mayence, repoussant devant elle les divisions vendéennes, occupa successivement Chatillon, Beaupréau, Cholet, où se livra la dernière grande bataille sur le sol vendéen, et rejeta l'armée Vendéenne sur la rive droite de la Loire. « Il n'y a plus de Vendée ».

Cependant, du 18 octobre au 23 décembre, les Vendéens prendront encore dix villes en Bretagne et en

Normandie, et livreront plusieurs batailles rangées ; pourtant, malgré les glorieuses journées d'Entrammes et de Dol, cette expédition au nord de la Loire, est un long calvaire pour l'armée vendéenne, et des 100.000 personnes qui ont passé la Loire le 18 octobre, 15.000 à peine se trouveront à Savenay le 23 décembre pour la dernière bataille, et de celles là 4.000 au plus pourront regagner la Vendée par petits groupes.

Cependant, des soldats rejoignirent en Vendée les chefs survivants : La Rochejacquelein, Marigny, Stoflet, Sapinaud. Plusieurs combattirent avec l'armée du Bas-Poitou qui n'avait pas passé la Loire. Brûlée et décimée, la Vendée s'obstinaît à combattre.

Les essais de pacification de Hoche, en 1795, aboutissent au Traité de la Jaunaie qui est bientôt transgressé. Les Vendéens reprennent les armes que les deux derniers chefs d'Autichamp et de Suzannet ne déposeront qu'en 1800, quand le traité de Monfaucon leur aura garanti la liberté du Culte.

Beaucoup de médecins ou chirurgiens prirent part à la guerre, les uns comme combattants, les autres constituant un service de Santé qui s'approvisionna en matériel chez l'ennemi et qui fut complété en personnel par les ecclésiastiques et les religieuses infirmières.

Quelques observations sur les plaies de guerre en 1793

Les plaies par armes blanches et instruments contondants (il ne faut pas oublier que la crosse des fusils et les bâtons à gros bout ont joué un rôle dans les mêlées des guerres de Vendée) n'ont pas changé depuis cette époque ; cependant, on doit noter que leur fréquence relativement aux plaies par armes à feu, était beaucoup plus grande que de nos jours.

Les gaz asphyxiants dont la Convention avait envisagé l'emploi en Vendée, n'étaient pas au point et ne purent être effectivement employés. Les essais d'un pharmacien patriote nommé Proust, furent couronnés d'insuccès à Angers en 1793.

Une lettre de Louis Savin à Charrette, du 25 mai 1793, mentionne qu'il a fait fusiller un espion capturé à Palluau, porteur d'une telle quantité d'arsenic, qu'on l'a supposé destiné à empoisonner les puits, — mais ce cas demeure unique.

L'artillerie tirait à boulets ou à mitraille (les bombes explosives étaient inventées, mais pas d'un emploi courant à terre, de même que les grenades à main) mais l'artillerie, mal servie par les Vendéens, pointeurs inexpérimentés autant qu'habiles fusillers,

fut très souvent inefficace contre leurs formations de combats dispersées. D'ailleurs, la blessure produite par un boulet de 4 à 24 livres de balles, se traduisait le plus souvent par la mort immédiate ou tout au moins l'amputation d'un membre. A longue portée il n'en était pas toujours ainsi, et un boulet de plein fouet pouvait fort bien ne produire qu'une contusion insignifiante.

Le fusil de guerre (le même à peu de chose près depuis Fontenoy jusqu'à la prise d'Alger) était une arme à silex, non rayée, à un seul canon, et du calibre 16 environ (17 m/m). La vitesse initiale de sa balle ronde en plomb mou ne devait pas dépasser notablement 300 mètres. La vitesse initiale des balles de pistolet était encore moindre. Celle des projectiles des canardières du Marais ou des carabines à « balle forcée » dont quelques royalistes étaient pourvus, devait être un peu plus considérable, mais aucune n'atteignait 400 mètres (comme terme de comparaison, les vitesses initiales des projectiles modernes varient selon les armes de 600 à 850 mètres pour des balles à peine moins lourdes et des calibres de 6 m/m 5 à 8 m/m pour les armes de guerre) — c'est dire que, contrairement aux plaies par balles de guerre actuelles, qui sont presque toujours transfixantes, pendant la guerre de Vendée on avait le plus souvent à observer des « trajets borgnes » : c'est ainsi que Broussais, volontaire de 1793 et étudiant en médecine, nous décrit, dans une de ses lettres, la plaie d'un grenadier qui avait reçu une balle

dans le cou, « laquelle avait été s'aplatir sur les vertèbres cervicales ». Avec un projectile moderne, la colonne cervicale aurait été brisée et la mort immédiate.

Dès que la distance était un peu grande, les vêtements constituaient une protection non négligeable, la cuirasse et le casque de la cavalerie lourde arrêtaient le projectile, même de près ; la blessure à la tête elle-même ne s'accompagnait que rarement de lésion cérébrale ; en résumé, les plaies superficielles étaient la règle. C'est ce qui explique, malgré le manque d'asepsie, le grand nombre de vétérans qui guérissent de blessures souvent nombreuses, — ainsi que les cas rares, authentiques, de fusillés ayant survécu.

La tradition rapporte que les républicains auraient fait usage de balles mâchées (la dum-dum de l'époque) en diverses circonstances, cependant on ne peut affirmer le fait avec certitude.

Les secours aux blessés

Il serait très difficile de faire une histoire des « Secours aux Blessés » pendant la Guerre de Vendée, si l'on ne s'appuyait que sur des documents authentiques, même les mémoires et les chroniques ne sont guère prodigues de précisions ni d'anecdotes sur ce sujet.

Les archives des Armées Catholiques étaient rudimentaires ; beaucoup ont été dispersées ; en fait, je ne suis pas sûr qu'il existe actuellement une pièce signée d'un chef Vendéen ou d'une autorité royaliste quelconque, ayant un rapport avec l'organisation d'un service de santé. Pourtant, une tradition constante, appuyée sur le témoignage des premiers chroniqueurs de l'Insurrection (Bournisseau, Beauchamp, Créteineau-Joly), permet d'affirmer que les blessés vendéens furent rarement abandonnés sans soins sur le champ de bataille. Les renseignements concordants que nous avons reçus des Filles de la Sagesse de Saint-Laurent-sur-Sèvre, qui furent les infirmières de la Grande Armée, nous autorisent à penser que, si le commandement vendéen abandonna peut-être à l'initiative des amis des blessés, et surtout aux ecclésiastiques non combattants, la relève des blessés et leurs

soins sur le champ de bataille, il se préoccupa du moins d'avoir des hôpitaux, fournis d'infirmières, de pansements et de médicaments, où des soins aussi éclairés que la technique de l'époque et les ressources du moment le permettaient, furent prodigués aux blessés des deux partis, par des chirurgiens vendéens, parfois aussi par des chirurgiens patriotes, prisonniers.

Avant d'aborder l'étude chronologique du Service de Santé Vendéen, on doit parler des conditions constantes qui ne varièrent pas au cours de la Guerre.

La relève des blessés sur le champ de bataille a constitué une de ses caractéristiques invariables. Tout blessé laissé sur le terrain à la merci des Bleus, était massacré (je ne connais qu'un seul exemple du contraire, celui du canonnier Bibard que les Bleus avaient amené à l'hôpital républicain de Fontenay pour en obtenir des renseignements sur un soi-disant débarquement d'émigrés, et qui fut délivré par la prise de cette ville le 24 mai 1793 ; par contre les cas où des blessés isolés ou rassemblés dans les hôpitaux, furent massacrés par les républicains, sont innombrables).

D'autre part, aucune organisation vendéenne officielle ne semble s'être préoccupée de cette importante question. En fait, les blessés légers se transportaient par leurs propres moyens, souvent en croupe des cavaliers, par exemple nous voyons le célèbre Langevin prendre derrière lui le brave Renou blessé. Ces deux soldats, dont le premier était une femme,

suscitèrent l'admiration de toute l'armée, pour leur valeur hors de pair. C'est pourquoi la tradition nous a transmis ce fait, mais les cas similaires sont extrêmement fréquents.

Leurs parents et amis n'abandonnaient point les blessés graves qui étaient transportés sur des civières, des charrettes à bœufs ou des voitures garnies de matelas ; enfin, d'après le témoignage de Bournisseau, des ecclésiastiques se vouèrent à ce rôle charitable de l'assistance aux blessés sur le champ de bataille et de leur transport à l'abri. Il est vrai que leur nombre fut insuffisant, au témoignage du même auteur.

Les équipages d'ambulance qui sont plusieurs fois mentionnés dans les communiqués de victoire vendéens, étaient composés de voitures de réquisition, car il n'existait pas à cette époque de type réglementaire de voitures sanitaires.

La technique médico-chirurgicale ne changea pas non plus pendant toute la durée de la guerre de Vendée. Le témoignage le plus complet est celui concernant le cas du Marquis de Lescure, dont nous reparlerons en son temps.

Le pansement classique se faisait à l'aide de toile et de charpie de fil, sans précautions d'asepsie. Un enduit de corps gras (mélange de jaune d'œuf et de beurre frais) empêchait l'appareil d'adhérer à la plaie. Bournisseau affirme que dans les hôpitaux vendéens organisés on eut toujours le souci de la propreté. Pourtant, il est plus que vraisemblable que

dans beaucoup de cas, notamment dans ceux qui échappèrent aux médecins officiellement diplômés, on employa diverses recettes antiseptiques que j'ai encore vu appliquer en Vendée ; — et qui se ramènent toutes à l'emploi d'un emplâtre de feuilles aromatiques de différentes espèces, longuement confites dans l'eau-de-vie. Lesdites recettes m'ont d'ailleurs semblé assez efficaces dans la plupart des cas et ne l'étaient certainement pas moins que le pansement au beurre frais que nous décrit Madame de la Rochejacquelein.

Les amputations et réductions de fractures se faisaient par les techniques rudimentaires universellement en usage et qui n'avaient aucunement progressé depuis Ambroise Paré.

Les médecins vendéens

Le Corps de Santé Vendéen fut sans doute fort disparate et peu homogène. A côté des médecins pourvus d'études régulières, comme furent Durand, de la Pommeraye, Inspecteur en Chef des Hôpitaux, et, d'après Bournisseau, médecin très habile, Baguenier-Désormeaux, chirurgien-chef de Stoflet qui soigna Lescure blessé mortellement, et organisa l'hôpital « champêtre » de Vezins-Maulévrier, Cady aussi sans doute, nombreux furent les empiriques qui se paraient du titre de chirurgiens : tel était Joly, bordelais, ancien sergent, tourneur, doreur, horloger, que la guerre surprit chirurgien à la Chapelle-Hermier dans le Bas-Poitou, où il commença la guerre

avant Charrette. Ce royaliste qui n'aimait ni les nobles ni les prêtres, est une des plus curieuses figures de la Basse-Vendée. Sa brutalité et son mauvais caractère lui aliénèrent beaucoup de partisans. Mais lorsqu'il périt au cours d'une rixe, il fut regretté de tous pour sa grande bravoure qui faisait de lui « le meilleur soldat de sa division » (Lenôtre). Un chroniqueur rapporte que son habileté, aussi bien aux armes qu'en chirurgie, était telle que dans une poursuite, désignant un fuyard, il dit à ses hommes : « Vous voyez ce gaillard, je vais lui mettre une balle dans la jambe et dans un mois je le renverrai guéri. » Ce qu'il fit comme il le disait.

Tel était encore Louis Savin, autre lieutenant de Charrette, et ce chirurgien dont Madame de la Rochejacquelein donne une description pittoresque : « Six pieds de haut, une grande barbe, quatre pistolets et un grand sabre à la ceinture », et qui la saigna après ces paroles rassurantes : « J'ai tué plus de 300 hommes, je saurai bien tirer du sang à une femme ».

En principe, chaque division devait avoir un chirurgien, en plus de ceux affectés spécialement aux hôpitaux, mais il semble que, tant diplômés qu'empiriques, l'armée vendéenne en eut davantage.

Personnel infirmier

Ce personnel était presque uniquement ecclésiastique, et principalement féminin, beaucoup de religieuses de différents ordres se sont consacrées aux

soins des blessés, plusieurs femmes laïques en ont également fait leur principale occupation pendant l'insurrection ; le nom de Marie Guédon est resté attaché à l'hôpital du Château de Boitissandeau sur la commune de la Gaubretière. Marie Lourdaïs, « la Bretonne de Charrette », partageait son temps entre les missions spéciales et les soins aux blessés. Mais c'est principalement aux Filles de la Sagesse et aux Missionnaires du Père de Montfort de Saint-Laurent-sur-Sèvre, que revient l'honneur d'avoir été les ambulanciers et les infirmières de la Grande Guerre. Une chose d'ailleurs mérite d'être notée : c'est que ces religieuses furent presque aussi employées dans les hôpitaux républicains que dans les royalistes. Mais dans les premiers elles étaient en principe en instance de fusillade ; par exemple à Cholet, au printemps 1793 ; — il semble cependant qu'aucune n'ait été exécutée, du moins les documents de Saint-Laurent-sur-Sèvre ne mentionnent que des emprisonnements avec menaces ou des exils parmi celles qui furent employées dans les hôpitaux républicains.

Saint-Laurent-sur-Sèvre fut, tant qu'il resta habitable, le centre sanitaire le plus important en Vendée. Les blessés républicains et royalistes y étaient pareillement accueillis.

Certains témoignages sembleraient prouver que ce bourg a joui d'une certaine immunité, mais les archives de la Communauté de la Sagesse affirment qu'avant la fin de 1794, Saint-Laurent tout entier

avait été pillé et brûlé trois fois. Situé au centre du pays insurgé, ce bourg fut atteint tardivement par les colonnes républicaines, et le premier incendie doit dater d'octobre 1793.

Avant la fin de 1794, les Sœurs avaient repris leur Œuvre charitable et regagnaient Saint-Laurent avec la Supérieure Générale Mère Flavie.

Les religieuses du Val de Morière, dans le Bas-Poitou, méritent aussi une mention à part : leur hôpital, situé à l'écart des chemins et au milieu des bois, fut longtemps épargné, et ne fut brûlé qu'au cours de l'année 1794. Sept religieuses y trouvèrent la mort : leur crime était d'avoir hospitalisé Charrette blessé à l'épaule lors des combats qui suivirent son évasion de Bouin. Mais les survivantes continuèrent leur mission charitable, réfugiées dans les bois et notamment dans la forêt de Gralas. Malheureusement, la communauté du Val de Morière a disparu, et je n'ai pu trouver trace des archives.

Il est vraisemblable que d'autres « paramédicaux » ont exercé leurs talents et leurs « secrets » au profit des royalistes. Le pays de Retz en particulier est encore un foyer actif de magie médicale où fréquents sont les gens connus pour détenir des pouvoirs guérisseurs.

Malheureusement, il est très difficile d'explorer les résultats et les techniques de ces empiriques, souvent « métapsychistes » sans le savoir, car ni les clients ni les guérisseurs ne s'en vantent : les pre-

miers par crainte, les autres pour éviter une condamnation, et aussi parce qu'un « pouvoir » ne peut être exercé que par une seule personne à la fois, et transmis également à une seule, faute de quoi il devient inefficace.

Division chronologique de l'histoire sanitaire des guerres de Vendée

Au point de vue sanitaire, la Guerre de Vendée doit être divisée en trois périodes :

La Guerre dans le pays (10 mars-18 octobre 1793).

La Guerre Outre-Loire (18 octobre au 23 décembre 1793).

La Guerre de partisans (23 décembre 1793 au printemps 1795).

Nous rappellerons que la Guerre s'est prolongée beaucoup plus longtemps, mais à partir du printemps 1795, nous n'avons pu trouver aucune trace de centres sanitaires royalistes organisés en Vendée ; mais la soumission définitive ne fut signée que le 18 janvier 1800.

Les divisions du Bas-Poitou ne prirent pas part à l'expédition d'Outre-Loire, et la Guerre a continué dans le Bas-Poitou pendant la période qui s'étend du 18 octobre au 23 décembre 1793, alors que les divisions du Bocage ne furent réorganisées par Stoflet et La Rochejacquelein que dans les premiers mois de 1794.

La première période de la Guerre qui s'étend depuis la prise d'armes jusqu'au passage de la Loire, est caractérisée du point de vue sanitaire par plusieurs faits :

1° L'impermanence des rassemblements.

Les paysans partaient de chez eux pour quelques jours seulement ; aussi les maladies qui semblent avoir durement éprouvé les républicains en Vendée ont-elles pendant cette période, respecté les royalistes, mieux nourris, quoique frugalement, et ne subissant pas la promiscuité permanente des camps si favorable aux épidémies.

En Basse-Vendée, existait un paludisme en pleine activité, qui épargna les maraîchins acclimatés, mais décima les garnisons républicaines (on parle d'un poste ayant occupé Le Perrier qui aurait perdu en quelques mois quatre cinquièmes de son effectif, 1.200 hommes sur 1.500, mais je n'ai pu vérifier cette tradition).

Le typhus exanthématique et la dysenterie qui faisaient des ravages parmi les républicains, ne semblent avoir pris de l'importance parmi les Vendéens qu'après le passage de la Loire, — du moins aucun mémorialiste ni historien n'en fait mention avant.

2° L'existence d'hôpitaux permanents et occasionnels.

Le plus important hôpital permanent fut celui de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Existant en temps de paix, il se développa considérablement pendant la guerre. Les religieuses de la Sagesse y soignèrent tous les

blessés qu'on leur amenait : bleus et blancs. Le personnel ne manquait pas. Madame de la Rochejacquelein affirme que plus de cent religieuses s'y étaient réfugiées à cause de la laïcisation des hôpitaux républicains des districts limitrophes. En février 1793, une colonne républicaine avait traversé Saint-Laurent, et emmena à Cholet les religieuses de la Sagesse, et parmi elles, la Supérieure Générale. Elles furent conduites, les plus âgées en prison, les plus jeunes à l'hôpital pour servir d'infirmières. Le 14 mars, la prise de Cholet les délivra. Quelques-unes restèrent probablement à Cholet où on avait besoin d'infirmières, les autres regagnèrent Saint-Laurent.

De nombreuses Sœurs volontaires quittèrent Saint-Laurent pour aller soigner les blessés vendéens dans les hôpitaux temporaires établis à proximité des champs de bataille, et plusieurs se trouvèrent obligées de passer la Loire avec l'armée. Il est probable que peu revinrent de la malheureuse expédition d'Outre-Loire.

D'autres hôpitaux permanents moins importants existèrent à Chatillon-sur-Sèvre, à Cholet, à Vezins (chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu), à Mortagne.

Médecins et chirurgiens vendéens, plus ou moins diplômés, y exercèrent leur dévouement. Bournisseau prétend que malgré la rareté des médicaments, puisque la seule façon de s'en procurer était le butin fait sur l'ennemi, — ces hôpitaux étaient mieux tenus que ceux de la République, et les renseignements lamentables et précis que nous avons tant

sur les hôpitaux de Nantes que sur ceux de Touraine et d'Indre-et-Loire, nous permettent de penser que cet éloge a des chances d'avoir été justifié.

A la prise de Saumur (1^{er} juin), les armées vendéennes mirent la main sur les réserves de médicaments du service de Santé républicain, et, au lieu que les autres ressources soient concentrées à Châtillon-sur-Sèvre, les drogues furent envoyées à Saint-Laurent que le Comité Royaliste considérait comme le Centre principal du Service de Santé.

Plusieurs hôpitaux privés, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans une guerre où l'initiative individuelle eut tant de part, existèrent aussi en marge de l'armée vendéenne, par exemple l'hôpital de la Gaubretière établi au Château de Boitissandeau par un prêtre : l'abbé Desjardins. Deux médecins et une femme laïque : Marie Guédon, y soignèrent les blessés pendant la plus grande partie de la Guerre (jusqu'aux incendies de Turreau au printemps 1794).

Les Vendéens du Bas-Poitou n'ayant pas passé la Loire, leur service de santé resta le même jusqu'aux colonnes infernales.

Des hôpitaux existaient à Challans et à Machecoul, un autre à Noimoutier. Cependant il semble que les hôpitaux bas-poitevens furent moins réguliers que ceux de la Grande Armée. En tout cas, il paraît établi qu'ils manquèrent de personnel médical. Deux fois au moins, au moment de la première reprise de Machecoul, et au moment de la blessure de Charrette, des chirurgiens républicains prisonniers soi-

gnèrent les blessés royalistes. Le chirurgien qui avait soigné Charrette au Val de Morière, paya de sa vie cette complaisance. Le Général Huché le fit fusiller quelques mois après. Les historiens de Charrette, tout en mentionnant tous cette circonstance, ne sont pas d'accord sur le nom de cet officier ; certains l'appellent Aubry, d'autres, dont Lenôtre, disent qu'il s'appelait probablement Bardou.

Le 18 octobre, la Vendée militaire passait la Loire. Beaucoup de non-combattants (presque autant que de soldats) passèrent le fleuve pour sauver leur vie, « car on mettait le feu partout ».

Dès lors, l'armée vendéenne forma un rassemblement permanent et mal ravitaillé. Les maladies épidémiques, et en particulier la dysenterie consécutive à l'absorption de pommes vertes, vont faire des ravages considérables. L'armée n'aura d'autre part, plus aucun lieu d'hospitalisation permanent. Elle sera souvent obligée de laisser ses blessés derrière elle. C'est ce qui se passa dans les premiers jours de novembre à Fougères où plus de quatre cents Vendéens, malades et blessés, seront massacrés comme l'atteste Broussais, témoin oculaire, qui désapprouve le fait dans une lettre à sa famille, — et un médecin tourangeau nommé Gainon, cité par le Docteur Raoul Mercier. Les Vendéens d'ailleurs s'efforcèrent de transporter leurs blessés avec eux. Les Royalistes périrent en grand nombre pendant cette période où ils furent privés de presque tous secours, sauf religieux. Partis de 80 à 100.000 de Saint-

Florent, 4.000 environ échappèrent à Savenay. Il est vrai qu'il faut compter que de nombreux groupes ou isolés abandonnèrent l'armée avant cette funeste bataille ; cependant, on peut dire sans exagération que beaucoup plus de la moitié des Vendéens qui avaient passé la Loire, trouva son tombeau au nord du fleuve. Il ne faut pas oublier non plus que l'armée de Mayence fut aussi presque anéantie au cours de cette campagne, au point qu'elle y perdit son nom et son organisation autonome, après avoir été taillée en pièces à Entrammes.

Ici se place naturellement la seule observation un peu détaillée de blessé vendéen, celle du Marquis de Lescure qui, blessé le 15 octobre, ne devait périr que le 3 novembre. Cette observation nous est transmise par Madame de la Rochejacquelein qui accompagna constamment le blessé.

Monsieur de Lescure avait reçu une balle près du sourcil gauche qui était ressortie derrière l'oreille ; il est évident que la balle avait respecté le cerveau, mais probablement fracassé le zygoma et produit une fracture plus ou moins complète du temporal (nous rappelons qu'il s'agit d'une balle de calibre 17 m/m et que la pénétration dans le crâne d'un tel projectile en provoquerait inmanquablement l'éclatement, blessure incompatible avec une survie de 17 jours).

Nous devons donc admettre qu'il y eut fracas osseux avec peu de retentissement immédiat sur la matière nerveuse. Après transport en croupe d'un

cavalier, le premier appareil fut posé à Beaupréau. De là, le blessé qui voulait suivre l'armée, se fit transporter à Saint-Florent où très faible mais très lucide il assista au Conseil où il se serait opposé au massacre des prisonniers ; de même que Bonchamps, blessé aussi, qui lui n'avait plus que quelques heures à vivre. Puis il passa la Loire le troisième jour après sa blessure.

Le lendemain, fiévreux et la figure très enflée, gêné de plus par un coryza violent (peut-être une sinusite traumatique ?) il est transporté à la suite de l'armée dans une voiture garnie de matelas. A Laval, le 22 octobre, il est mieux et peut monter à cheval. La plaie suppure et Désormeaux peut lui enlever plusieurs esquilles. Cependant, la fièvre ne le quitte pas, et le 3 novembre il expire dans sa voiture qui le transportait à Fougères, sans doute d'une méningite traumatique consécutive à l'ostéite des os faciaux et du temporal.

Dans cette observation, nous voyons intervenir pour la première fois M. Désormeaux, chirurgien de Maulévrier.

De l'avis général des historiens, c'était le plus remarquable chirurgien royaliste au point de vue professionnel.

On peut croire que la mort du marquis de Lesclapart a été causée davantage par les très mauvaises conditions où il a été soigné, que par la gravité initiale, qui n'est pas niable, de sa blessure.

Pendant que la Grande Armée montait son cal-

vaire, l'armée du Bas-Poitou continuait la guerre de partisans, à travers le Marais et le pays de Retz. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter les vicissitudes de cette guérilla où s'immortalisa Monsieur de Charrette. Qu'il nous soit permis néanmoins de rappeler les massacres auxquels se livrèrent les républicains sur les blessés de Noirmoutier, couverts cependant par des engagements verbaux, sinon par une capitulation formelle.

Le Val de Morière, en Saint-Etienne de Corcoué, échappa longtemps aux colonnes républicaines, mais fut brûlé après dénonciation par une des premières colonnes infernales.

C'est à partir de la reconstitution des divisions de l'Anjou et de la destruction à peu près complète des habitations vendéennes réalisée dans les quatre premiers mois de 1794, qu'on vit se développer les « hôpitaux champêtres » établis en plein bois au milieu des forêts les plus épaisses. Charrette eut quelques organisations sanitaires dans les bois de Gralas, mais le plus célèbre et le plus important et le plus stable de ces hôpitaux, fut celui que Stofflet établit en forêt de Vezins-Maulévrier, avec l'aide de Monsieur Baguenier-Désormeaux, chirurgien. Deux mille malades et blessés pouvaient y être secourus en même temps. Des Sœurs infirmières de l'Ordre de la Sagesse y exercèrent leurs talents.

Cet important Centre sanitaire fut constitué dès janvier ou février 1794 (quelques semaines après Savenay). Il se dressait, ou plutôt se cachait, dans une

clairière, près d'un grand arbre dit le Chêne du Marchais. Protégé par un corps de garde et deux canons, il l'était encore plus par sa position retirée, loin de toute route : aucun chemin n'y menait. Si on avait besoin d'y faire des charrois, les buissons étaient écartés devant les charrettes et ramenés soigneusement derrière elles. La construction était de planches et de troncs d'arbres.

Pendant de longs mois, il fut insoupçonné des républicains. Cependant, en avril 1794, il fut surpris une fois, et les blessés massacrés. Il paraît que huit jours après il était reconstitué sur place. Cependant dès mars 1795, Monsieur Baguenier-Désormeaux avait fait sa soumission, et la date limite pour la disparition de l'hôpital de Vezins est avril 1795. Cette disparition clôt pratiquement l'histoire du Service Sanitaire Vendéen.

La Chouannerie qui bat alors son plein et qui se poursuivra encore de longs mois au nord de la Loire, a laissé encore moins de traces d'une organisation médicale. Seule la descente à Quiberon, s'est-elle peut-être accompagnée de mesures d'ordre sanitaire.

Les autres soulèvements de l'Ouest en 1815 et en 1832 furent trop localisés et se prolongèrent trop peu de temps pour avoir besoin d'organisations sanitaires.

Les Royalistes qui ne déposèrent pas les armes après la mort de Charrette et celle de Stoflet, furent très peu nombreux, et n'eurent vraisemblablement aucune organisation pour le soin des blessés.

CONCLUSIONS

Nous ne croyons pas avoir tout dit. Sans parler des nombreuses publications sur l'Histoire de la Vendée militaire, dont nous avons pu ne pas avoir connaissance, beaucoup de pièces manuscrites, publiques ou privées, nous ont certainement échappé. Cependant, malgré le peu d'originalité de ces quelques pages, nous croyons avoir montré le rôle important que jouèrent en Vendée le Corps Médico-Chirurgical ainsi que les Ordres religieux hospitaliers. Nous croyons aussi pouvoir affirmer que les armées vendéennes eurent véritablement une organisation sanitaire.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	11
Quelques mots de géographie et d'histoire	13
Quelques observations sur les plaies de guerre en 1793	19
Les secours aux blessés	23
Division chronologique de l'histoire sanitaire des guerres de Vendée	31
Conclusions	41





GRAHL de Beaupréau
février 2025

